

Marc Jacquemain

Avertissement aux étudiants : ce petit texte est une réflexion personnelle destiné à vous faire réagir et à susciter votre propre réflexion. Personne ne vous demande d'être d'accord avec. L'essentiel est qu'il vous aide à argumenter en pour et en contre. Des convictions ne sont en effet dignes d'intérêt que si on est capable de les justifier.

Ayant suivi des humanités classiques à la fin des années 60, j'ai reçu dans mon éducation l'idée que la tolérance était une « vertu cardinale ». On dirait dans le langage d'aujourd'hui : une de nos valeurs fondamentales. Cette idée m'a accompagné tout au long de mon parcours personnel et intellectuel. Aujourd'hui, « l'air du temps » me paraît être devenu moins favorable à la tolérance. Le plus souvent, on n'entend le mot que dans des expressions qui visent à en cerner les limites ou même à la dénigrer. On parle ainsi beaucoup de « tolérance zéro » que ce soit en matière de délits ou de morale, tout comme on se demande souvent « faut-il tolérer l'intolérable » ? On entend parfois aussi que la tolérance est le fait de ceux qui n'ont pas de convictions solides, et qui sont prêt à « tolérer n'importe quoi ».

Toutes ces phrases qui font partie de notre quotidien, et qui parfois, se retrouvent même dans la bouche des enseignants, supposés former les générations futures, m'amènent à me demander si on n'est pas occupé à se tromper sur la question fondamentale : bien sûr, la tolérance a des limites, mais avant de parler des limites, ne serait-il pas utile de réfléchir plus avant sur la tolérance elle-même et pourquoi elle est aujourd'hui une valeur (ou une vertu) plus nécessaire que jamais ?

L'intolérance et l'histoire.

Ce n'est sans doute pas un hasard si, dans les années 60, l'idée de tolérance jouait un rôle important. Nous sortions d'une période *d'intolérance radicale* qu'avait été la seconde guerre mondiale. Certes, la deuxième guerre mondiale avait avant tout des causes économiques et sociales. Et la guerre est une expérience qui a accompagné toute l'histoire de l'humanité. Mais cette guerre-là avait quelque chose de particulier parce qu'elle ne s'est pas limitée à un combat entre des armées : il y a eu une visée d'anéantissement de peuples entiers. Et cet anéantissement, il a bien failli réussir en ce qui concerne les juifs et les tziganes. Les projets d'extermination menés par les nazis n'étaient pas des actes de guerre « ordinaires » : ils ne visaient pas seulement à essayer d'agrandir le territoire de l'Etat ou d'arracher par la force des biens matériels aux victimes. Ils étaient aussi des actes d'intolérance radicale : les juifs, les tziganes, les homosexuels ou même les communistes n'étaient pas seulement exterminés pour leur prendre ce qu'ils avaient mais parce que les nazis *ne supportaient pas l'idée de leur existence*. Ils ne supportaient pas de cohabiter avec ces gens qu'ils considéraient comme des « sous-hommes » et ils pensaient que leur seule présence était « intolérable ».

Quand mes parents et mes professeurs m'apprenaient la tolérance, ils avaient évidemment en tête cette guerre qu'ils avaient connue. Nous vivions dans une société qui pensait d'abord « plus jamais ça ». Et pour qu'il n'y ait « plus jamais ça », il fallait pouvoir vivre avec des gens

qui ne pensaient pas comme nous, qui ne vivaient pas comme nous, qui ne parlaient pas comme nous.

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que l'intolérance ensanglantait l'Europe. L'idée de tolérance s'est développée notamment au 17^{ème} et 18^{ème} siècle sur notre continent après la période des guerres de religion, qui avait aussi été une période d'intolérance radicale aboutissant aux massacres de populations civiles. Après la réforme, qui a vu la naissance du protestantisme (Martin Luther, 1517), les catholiques se sont mis à massacrer les protestants (par exemple la Saint Barthélémy à Paris). L'Edit de Nantes de Henri IV (1598) qui mettra fin provisoirement aux guerres de religion en France fut aussi appelé un « Edit de Tolérance » car il accordait aux Protestants le droit de pratiquer leur religion, ainsi qu'un certain nombre de garanties. Cet Edit fut révoqué un siècle plus tard par Louis XIV (1685) qui entreprit de recommencer la persécution des Protestants français jusqu'à ce que la quasi-totalité soient morts, exilés ou convertis de force. Il faut ajouter que les Protestants, de leur côté, ne furent pas toujours en reste et que, dans les pays où ils étaient dominants, ils ne furent pas forcément tendres pour les catholiques.

Ces deux exemples, à près de quatre siècles de distance nous rappellent que l'intolérance, le refus d'accepter de vivre à côté de gens qui ne pensent pas comme nous, ne pratiquent pas notre religion, ou ne suivent pas nos coutumes, peut souvent conduire au pire.

Le philosophe américain Michael Walzer, dont j'apprécie souvent l'inspiration, défend d'ailleurs la tolérance à partir de cet argument massif qu'est la survie même de l'espèce humaine : « *elle est, nous dit-il, la condition même de la vie parce que son contraire mène souvent à la mort* ». On ne saurait être plus clair et l'histoire tout entière de l'humanité permet de fournir des témoignages à l'appui de cette forte proposition. Ce choix entre la tolérance et la mort n'a pas disparu de notre horizon. Il se pourrait même qu'il redevienne de plus en plus actuel au fur et à mesure que le monde se globalise. Je pense que cela justifie un effort pour réhabiliter la tolérance. Dans cette très brève introduction à l'idée de tolérance, je voudrais juste tenter d'en cerner sommairement les contours en la distinguant de ce qu'elle n'est pas. La différence culturelle, morale, sociale ou politique peut susciter trois degrés d'acceptation : l'enthousiasme, l'indifférence et la tolérance. La tolérance est donc le degré minimum d'acceptation de la différence : c'est une vertu bien modeste. Mais je voudrais suggérer que la plus modeste n'est pas forcément la moins utile.

Les manières de réagir à la diversité des attitudes et des coutumes.

- Disons un mot d'abord de **l'enthousiasme**. Ne faut-il pas considérer la diversité comme une valeur en soi ? Autrement dit, ne devons-nous pas nous réjouir qu'il existe des univers culturels différents du nôtre ? Dans un monde largement globalisé, c'est sûrement, dans l'ensemble, une attitude assez saine. On peut par exemple, s'effrayer de la tentation permanente, dans les sociétés de démocratie libérale et capitaliste, de ce que Jean-François Kahn appelle « la pensée unique : c'est-à-dire des sociétés normalisées non par une volonté totalitaire délibérée mais par la pression conjuguée de la consommation et du travail dans un cadre de compétition généralisée. On ne peut qu'être frappé par la redoutable efficacité de ce modèle qui étend son influence aujourd'hui du Japon aux Etats-Unis en passant par la Chine, l'Inde, la Russie, et bien sûr, l'Europe. Au-delà des symboles universels un peu faciles

que sont devenus Mac Donald, Coca-Cola ou Ikea, c'est d'une vraie normalisation des attitudes et comportements qu'il s'agit. Contre la barbarie douce de cette uniformisation, il paraît raisonnable de défendre que la diversité culturelle constitue, en soi, une valeur à l'échelle de l'humanité, un peu comme une analogie avec l'idée que la bio-diversité est essentielle au monde vivant. On peut estimer, par exemple, que si les droits de l'homme et la citoyenneté sont pour nous des valeurs à portée universelle, il n'est pas forcément souhaitable qu'ils s'exercent partout exactement selon les mêmes codes culturels. On peut penser que l'individualisme exacerbé qui règne en Occident n'est pas la seule façon – ni même pas forcément la meilleure – de concevoir la relation de l'être humain à la société et au monde. On peut considérer souhaitable en soi, par exemple, que des valeurs plus centrées sur la solidarité familiale ou le rapport étroit entre l'homme et la nature, qui nous viennent d'autres traditions culturelles, ne disparaissent pas totalement de la surface du globe. Certains vont même plus loin en suggérant que la diversité culturelle interne aux sociétés est une *condition* de l'exercice réel de l'autonomie individuelle : que peut signifier en effet l'autonomie dans une société où l'on ne peut choisir qu'entre le même et le même ?

Cet enthousiasme pour la diversité, nous le partageons, sans toujours y réfléchir, dans notre vie quotidienne. Si nous aimons voyager, c'est précisément pour le plaisir d'observer des traditions ou des coutumes différentes, de voir des gens qui ne nous ressemblent pas et de partager leur expérience : lorsque nous voyageons, la diversité du monde nous apparaît bien comme un plaisir, quelque chose qui nous enthousiasme. Nous aimons bien Liège mais si le monde entier ressemblait à Liège, ce serait sûrement moins drôle. Même à Liège, nous aimons la diversité : on peut apprécier le péket, la « jup » et les boulets liégeois, mais on n'aimerait pas revenir dans le monde de 1950, où on ne connaissait ni les pizzas, ni les pitas, ni le couscous ni les nems ou les suchis. La diversité culinaire est quelque chose que nous valorisons pour elle-même : nous pouvons avoir des préférences, mais notre première préférence, c'est de ne pas manger tout le temps la même chose et de *pouvoir choisir*. Il ne nous viendrait pas à l'esprit de dire que nous « tolérons » la cuisine chinoise, marocaine, italienne, libanaise, japonaise ou tex-mex. Nous n'aimons pas forcément tout, mais ici, il ne fait pas de doute que nous considérons la diversité comme une *qualité*. Si demain, la cuisine liégeoise devait se limiter aux boulets-frites, aux steaks et aux moules, nous aurions *perdu* quelque chose.

Bien sûr, lorsque je valorise la diversité *pour elle-même*, je n'ai évidemment pas besoin de faire preuve de tolérance. Si je me réjouis que d'autres soient différents de moi, ou qu'il existe d'autres coutumes que les miennes, je ne dirai évidemment pas que je les tolère mais que je suis heureux qu'ils existent. La tolérance, ce n'est pas accepter la différence qui me réjouit, mais celle qui me déplaît et s'impose à moi. J'y reviendrai à la fin.

- Il peut y avoir un rapport plus modeste à l'altérité que l'enthousiasme : c'est **l'indifférence**. Le mot, a priori, a une connotation péjorative. Pourtant, pour qu'une société puisse survivre, il est essentiel qu'elle définisse une assez large zone d'indifférence. J'entends par là, une zone dans laquelle les comportements n'ont pas de signification morale : ils nous sont indifférents. Un exemple évident – et pourtant polémique – ce sont les interdits alimentaires. Nous nous offusquons que, dans notre société, des juifs tiennent à manger casher ou que des musulmans se refusent à manger autre chose que hallal. C'est irrationnel, entend-on. Oui, et alors ? Notre dégoût à l'idée de manger du chien ou du singe est-il moins

irrationnel ? Et pourquoi refuser les chenilles et les sauterelles qu'ailleurs, on adore et qu'on considère comme des sources très importantes de protéines ? J'ai rencontré récemment un collègue français qui me disait comme il avait été surpris de découvrir dans certaines boucheries liégeoises de la viande de cheval. Il trouvait cela proprement répugnant. Je lui ai simplement répondu que je ne partageais pas son avis. Je ne me suis pas lancé dans une réflexion morale sur ses principes alimentaires, pas plus que je ne le ferais avec un végétarien : cela m'est proprement *indifférent* et je tiens de mon côté à ce que mes propres pratiques alimentaires lui restent indifférentes. Autrement dit, je n'aimerais pas qu'il commence à m'expliquer ce que je devrais manger, tout comme je n'ai aucune envie de lui dire à lui ce qu'il doit manger.

L'indifférence peut aussi prendre une dimension beaucoup plus importante. On peut la réclamer comme un droit. Le droit à l'indifférence, c'est à mon avis le sens premier du combat des homosexuels au cours du demi-siècle écoulé. Etre homosexuel ou hétérosexuel n'a pas *en soi* une signification morale : c'est une préférence qui relève de notre vie privée. Si nous voulons pouvoir vivre en société, il est indispensable d'accepter qu'un certain nombre de nos attitudes n'ont pas de *valence morale*. Je veux dire par là que ces attitudes ne sont ni bien ni mal. C'est le cas, pour moi de l'homosexualité ou de l'hétérosexualité. C'est une question qui relève de la vie de chacun, de son histoire, des contextes où il a vécu. Il ne me viendrait jamais à l'idée de vouloir convaincre un ami homosexuel que c'est « mieux » d'être hétéro, tout comme je n'aimerais pas qu'un ami homosexuel me dise que je me trompe ou que je « rate ma vie » parce que mes préférences personnelles sont hétérosexuelles. Aujourd'hui, ce point de vue est majoritaire dans notre société, mais il n'en a pas toujours été ainsi. La tentation de toutes les sociétés est de stigmatiser voire de criminaliser ceux qui se comportent différemment de la majorité. En France, l'homosexualité n'a cessé d'être un délit qu'en 1981. Et c'est en 2003 seulement que la cours suprême des Etats-Unis a aboli les lois qui, dans certains Etats, criminalisaient l'homosexualité.

Je pense qu'il en va de même, par exemple de la croyance religieuse. J'ai des amis de toutes les religions et des amis incroyants. Il nous arrive d'en parler, bien sûr, et c'est intéressant. Je peux être en désaccord intellectuel avec eux sur un point ou penser qu'ils se trompent, comme ils pensent peut-être la même chose de moi. Mais l'important n'est pas là : l'important c'est que tout le monde accepte que la diversité des opinions sur ce sujet fait partie des choses qui n'ont pas de valeur morale. Etre croyant n'est ni bien, ni mal et être incroyant non plus. Ce sont pourtant deux façons fort différentes de se situer par rapport au monde. Il est fort probable que cela oriente nos choix sur certaines questions et certaines attitudes, mais cela ne fait pas partie des choses qui me tracassent, tant que chacun reste libre de croire ce qu'il veut. De temps en temps, je me fais harponner dans le bus par un mormon ou un témoin de Jéhovah, mais il est assez vite découragé par le tour de la conversation et cela en reste là. L'indifférence est une vertu cardinale pour vivre dans des sociétés diversifiées : c'est ce qui nous permet d'avoir une vie privée sans devoir toujours *rendre des comptes* sur tout ce que nous faisons, bien sûr, *tant que nous ne nuisons pas à autrui*.

L'indifférence, dans le sens où je l'entends, ne consiste donc pas à se désintéresser des comportements des gens, en particulier des gens qui me sont proches : cela signifie que j'établis toute une zone de comportement au sein desquels *je ne me permets pas de juger*.

Sont-ils croyants ou non et en quoi croient-ils ? Cela m'intéresse, on peut même en discuter à l'occasion, mais cela reste du domaine de leur conscience personnelle. Est-ce que le travail est pour eux le sens principal de la vie ou bien est-ce que la possibilité de vivre beaucoup de choses en famille est plus importante ? C'est leur choix.

L'indifférence devrait, il me semble, être l'attitude normale à l'égard de tous les choix faits librement par des adultes, lorsqu'ils n'engagent qu'eux-mêmes. C'est loin d'être toujours le cas. Par exemple, il y a des croyants qui ne peuvent s'empêcher de penser que les incroyants seront damnés, comme il y a des incroyants qui ne peuvent s'empêcher de penser que ceux qui croient sont stupides. Ils ne peuvent donc pas être indifférents : si vous pensez que quelqu'un est stupide parce qu'il croit en Dieu, vous êtes évidemment dérangé par ses croyances. C'est ici que l'on entre dans le domaine de la tolérance : apprendre à vivre avec ce qui nous dérange, parce que les efforts que nous ferions pour l'éradiquer ont toutes les chances de faire pire que de l'accepter. Lorsque les catholiques et les protestants ont accepté l'Edit de Nantes de 1598, cela ne veut pas dire qu'ils ont cessé de considérer ceux « d'en face » comme des apostats. Mais ils ont accepté l'idée (imposée par le Roi, il faut l'ajouter) qu'on ne pouvait continuer à s'entre-massacrer. Ils ont fait preuve de tolérance.

• **La tolérance**, c'est donc moins que l'enthousiasme pour l'altérité, et c'est même moins que l'indifférence : c'est juste accepter de cohabiter avec ce que nous réprouvons. C'est donc accepter de vivre avec quelque chose que nous considérons comme « mal ». Mais comment peut-on accepter cela ? Tout simplement parce qu'il y a des attitudes ou des comportements que nous souhaiterions voir disparaître mais pour lesquelles il n'existe pas de moyen raisonnable de les faire disparaître ou, du moins, de les faire disparaître tout de suite. La tolérance, c'est donc accepter la cohabitation avec ce que nous réprouvons, *lorsque toute autre solution serait pire que la cohabitation elle-même*. Cette définition introduit directement un élément essentiel pour moi de toute morale praticable : le sens des *conséquences*. La tolérance ne se comprend que dans le cadre d'une morale conséquentialiste, c'est-à-dire d'une morale qui ne se soucie pas seulement des principes mais aussi des conséquences de leur application.

Je vais essayer d'illustrer par un exemple. Personnellement, j'ai une antipathie assez marquée à l'égard de la publicité. On pourrait dire que la publicité, cela ne nuit à personne. Mais ce n'est pas vrai. D'abord, elle envahit nos vies partout : pas moyen de se promener en rue, d'ouvrir son ordinateur, son journal et sa télé sans être envahi par des marques de voiture, de lessives ou de brosses à dents. Tout notre environnement est changé par l'omniprésence de la publicité, à laquelle il est impossible d'échapper. En deuxième lieu, la publicité est souvent hypocrite et mensongère : elle n'arrête pas de dire que « c'est scientifiquement prouvé » quand on sait que cela n'a pas de sens. Elle finit par modifier nos désirs et nos envies sans que nous nous en rendions compte et un jour, on se retrouve à se demander pourquoi on a acheté ce fromage d'une marque connue qu'au fond on n'aime pas tellement, plutôt que celui à côté d'une marque inconnue. Et surtout, pour la publicité, il n'y a pas « d'opting out » : on ne peut pas dire « pas pour moi, non merci ». Elle ne nous laisse pas le choix de la voir ou de ne pas la voir, à moins de porter en permanence un bandeau sur les yeux et des bouchons dans les oreilles.

Bien sûr, je ne suis pas obligé d'accepter tout cela sans réagir. Je peux m'affilier à des associations de consommateurs ou des associations spécifiques qui critiquent la publicité. Je peux proposer des législations plus sévères à l'égard des manipulations publicitaires ou écrire des articles qui dénoncent les ravages de la publicité. Mais imaginons que, demain, j'aie le pouvoir d'interdire la publicité, est-ce que je prendrais cette décision ? Je ne crois pas. Parce que je sais que beaucoup de personnes ne partagent pas mon avis. Pour interdire la publicité demain, il faudrait pratiquement interdire toute liberté d'expression. Comment vais-je décider qu'une affiche « artistique » n'est pas une publicité déguisée ? Si une bouteille de coca-cola apparaît dans un film, sera-ce considéré comme du « placement de produit » et donc interdit ? Pour faire appliquer une interdiction générale de la publicité (du moins dans notre société telle qu'elle est) il faudrait un « flicage » et une censure quasiment omniprésents et cela deviendrait vite pire que la publicité elle-même.

En conséquence, j'apprends à **tolérer** la publicité, comme beaucoup de choses que je n'aime pas dans cette société et même que je crois « immorales ». Soyons bien clairs : une fois cela dit, il y a beaucoup de choses qui apparaissent comme tout simplement intolérables. Ce qu'une société considère comme intolérable peut d'ailleurs changer au fil du temps et des choses qui étaient parfaitement acceptées auparavant semblent aujourd'hui insupportables (songeons au tabac), tout comme des choses qui paraissaient inacceptables il y a cinquante ans sont aujourd'hui très bien supportées (pensons aux seins nus sur la page ou aux piercings de nombreux jeunes).

L'essentiel, lorsque nous considérons que quelque chose doit être éradiqué, c'est toujours de se demander **quelles seront les conséquences de nos actions**. Les Etats-Unis ont expérimenté cette tragique nécessité lors de la période que l'on a appelée la « prohibition » dans les années trente. Beaucoup de gens bien intentionnés (et d'autres moins bien intentionnés) ont milité pour que la vente et la consommation d'alcool soit totalement interdites. Ils considéraient l'alcool comme intolérable. La prohibition a effectivement fait diminuer la consommation alcoolique, qui est devenue clandestine. Mais la clandestinité a offert une superbe occasion à la Mafia de s'installer aux Etats-Unis, et d'y devenir de plus en plus puissante. Aujourd'hui, la prohibition a été supprimée. Mais la Mafia est toujours là.

A une échelle particulièrement dramatique, le Mexique vit aujourd'hui une tragédie semblable. Sa lutte contre le trafic de drogues et les cartels qui le dirigent a conduit le nord du pays au bord de la guerre civile. Trente mille personnes ont été assassinées en trois ans, soit par les cartels eux-mêmes, soit par l'armée qui a remplacé la police à la frontière avec les Etats-Unis. Au Mexique (et même, dans une moindre mesure, aux Etats-Unis), de plus en plus de gens se demandent si ce conflit en vaut la peine : on tue, on massacre, mais le trafic de drogue ne diminue pas. Certains, comme l'ancien Président Vicente Fox (pourtant très hostile au trafic) finissent par se demander s'il ne serait pas moins destructeur de légaliser (partiellement) la consommation de drogue.

La tolérance c'est accepter la cohabitation avec ce qui nous déplaît **parce que la refuser serait pire**. Bien sûr, la tolérance ne nous contraint pas à en rester là. Elle ne nous interdit surtout pas d'essayer de changer ce qui nous déplaît. Mais elle nous interdit de vouloir le changer **à tout prix**. La tolérance est une vertu sensible aux situations concrètes, au sens du possible, et au **coût** de nos choix. C'est peut-être ce qui fait qu'elle semble – à tort - une

vertu un peu terne : elle n'a pas le tranchant des grands principes dans lesquelles on peut se draper en tout lieu et en toute circonstance. Mais ce tranchant-là, souvenons-nous que c'est aussi celui de la guillotine.

C'est seulement quand on a pris conscience de la nécessité de la tolérance qu'il est possible de pouvoir raisonnablement discuter de ses limites. Et bien entendu, c'est une question essentielle. Rappelons-nous simplement que si, bien évidemment, la tolérance doit avoir ses limites, **l'intolérance**, de son côté, est facilement *sans limite*.